

CÃO ou **CAM** (*Diogo*), (vers 1440-1485 ?).

Il fut le premier Européen à voir la bouche du Congo et à y pénétrer. Les nefes envoyées par le Prince Henri de Portugal, plus connu sous le nom de Henri le Navigateur, avaient, dans la première moitié du XV^e siècle, poussé l'exploration de la côte occidentale de l'Afrique jusqu'à la hauteur de Sierra-Leone, atteinte en 1446. Sous Alphonse VI, l'Africain, le golfe de Guinée fut reconnu jusqu'à l'Équateur et les îles de Sao Thome et Principe occupées. Diogo Cam, envoyé par le roi Jean II, parvint à l'embouchure du Congo en 1483 et, deux ans plus tard, au cap Cross à la latitude de 21°47' S. Il était réservé à son successeur, Bartholomeu Dias, d'arriver au cap de Bonne-Espérance et de le doubler en 1488.

La vie de Diogo Cão est obscure. Seuls les deux voyages qu'il accomplit à la côte d'Afrique l'ont fait connaître. On croit cependant qu'il est né à Vila Real, chef-lieu de la province de Tras-os-Montes. En 1948 la municipalité de cette ville, pour commémorer le 500^e anniversaire de sa mort, fit apposer sur une maison de la place principale, qu'on suppose avoir été la sienne, une plaque rappelant ses hauts faits. Cette maison est de belle apparence. Diogo était d'une famille aisée et respectée qui avait rendu des services à la Couronne de Portugal dans l'administration et aux armées, mais qui n'atteignit à la noblesse qu'en 1484, lorsque le roi Jean II voulut le récompenser lui-même de ses voyages.

Le premier voyage qui devait illustrer le nom de Diogo Cão fut entrepris sur l'ordre du roi et dans un but précis de découverte. En suivant la côte, qui est aujourd'hui celle du Gabon au Sud de l'Équateur, il remarqua que l'eau de la mer, chargée de sédiments végétaux macérés, prenait une teinte brune et, la goûtant, il la trouva douce. Il était alors en face de l'embouchure d'un grand fleuve dont le courant se fait sentir en surface à plusieurs kilomètres de la côte. Marchant à contre-courant, il pénétra dans l'estuaire de ce fleuve auquel, d'après une appellation indigène, il donna le nom de Zaïre.

Pour attester au besoin ses découvertes, Diogo avait emporté avec lui un certain nombre de padrões, bornes de pierre cylindriques coiffées d'une chape cubique elle-même surmontée d'une croix. Une face du cube portait le blason royal à cinq écussons ou quinas, les trois autres faces correspondantes une inscription portugaise en lettres gothiques rédigée comme suit : « En telle année, le très sage, excellent et puissant Prince D. Joao II de Portugal a ordonné la découverte de ce pays et l'érection de ce padrão par D^o Cão, écuyer de sa maison » (*).

Un de ces padrões fut érigé par Diogo Cão sur la langue de terre qui barre l'embouchure du Congo au Sud, pointe qui porte toujours

le nom de Punta Padrao. Remontant ensuite le fleuve le long de sa rive gauche, il entra en communication avec les indigènes et envoya à leur roi le Mani Congo, qui résidait à près de 250 kilomètres dans l'intérieur, à Mbanza Kongo, qui est devenu depuis San Salvador, une ambassade choisie dans les Noirs chrétiens de ses équipages.

(*) Les padrões de Diogo Cam ont été retrouvés aux points où il les avait plantés. Un seul avait été brisé par les Hollandais. Deux autres ont été ramenés à Lisbonne, où on peut les voir au siège de la Société de Géographie.

Comme il était pressé de reprendre la mer pour pousser plus au Sud ses découvertes, il ne s'attarda pas davantage, se réservant d'apprendre à son retour le résultat de sa démarche auprès du monarque indigène. Ayant mis à la voile, il atteignit, non sans avoir à lutter contre le courant dit de Mossamedes qui prolonge la côte en venant du Sud, le cap Santa Maria, à la latitude de 13°25' S., point extrême où il planta son second padrão. Puis il regagna l'estuaire du Zaïre, où il fut bien étonné d'apprendre que ses envoyés n'étaient pas encore revenus. Soupçonnant quelque trahison de la part du Mani Congo et dans l'impatience où il était de rentrer au pays, il embarqua de force quatre indigènes choisis parmi les plus considérés, promettant de les ramener dans l'espace de quinze lunes, mais de les garder alors en otages jusqu'au retour de ses propres gens. En réalité, son plan, déjà mis en pratique sur d'autres points de la côte, était de s'attacher des Noirs qui, après avoir appris le portugais, pussent lui servir d'interprètes dans la suite, et en outre donner en Portugal des détails sur leur pays.

À son retour à Lisbonne, Diogo, qui avait justifié la confiance du roi, fut récompensé par l'anoblissement et l'octroi d'une rente annuelle de 10.000 reales réversible sur ses descendants. Bientôt on le mit, sur sa demande, à la tête d'une nouvelle expédition, composée de plusieurs caravelles, chargée d'étendre encore ses découvertes.

Sur la date de départ de ce second voyage plane une certaine incertitude (*). Nous savons seulement, par le padrão qu'il érigea au cap Cross, qu'il parvint à ce point extrême de sa navigation, par 21°47' S., au cours de l'année 1485. Les Portugais de l'époque, suivant ses indications, plaçaient au cap Cross la Serra Parda, la « montagne grise », tandis qu'une « montagne noire », emplacement du troisième padrão, existait par 15°41' S., à 160 milles au Sud du point atteint lors du premier voyage. Toutes ces désignations sont naturellement basées sur la teinte des rochers de la côte.

Il est indiqué sur une carte publiée au XVI^e siècle par Henricus Martellus Germanus, que Diogo Cão mourut à la Serra Parda, et un document d'origine espagnole, rendant

(*) S.E. Mgr Couvelier, dont on connaît la compétence pour tout ce qui touche à l'histoire des

découvertes portugaises, place ce départ en 1484 ou au début de 1485. Il croit à un troisième voyage, accompli en 1487-1488, après lequel Diogo serait rentré mourir à Vila Real. Nous donnons plus loin les raisons qui nous empêchent provisoirement de nous rallier à cette opinion.

compte d'une sorte de congrès tenu à Badajoz en 1525 par les pilotes et les cartographes du temps, semble confirmer le fait. Mais certains historiens, comme Barros et Ruy de la Pena, ne sont pas de cet avis. Il est certain que, avec ou sans son chef, l'expédition était rentrée à Lisbonne avant 1487, année où Bartholomeu Dias prit la mer à son tour sur l'ordre du Roi, en se basant sur les données géographiques rapportées par elle.

Quand Diogo Cão aborda-t-il au Congo au cours de son second voyage ? Certainement à l'aller, car il avait à remplir, sous peine de ne plus revoir les hommes envoyés au Mani, l'engagement pris avec les indigènes qu'il avait entraînés à son bord et à les ramener chez eux. Rapt qui eut plutôt d'heureuses conséquences, puisque l'un des otages ayant appris rapidement le portugais, se fit baptiser plus tard à Beja, prit le nom de D. Joao de Silva et accompagna en décembre 1490 au Congo un ambassadeur du roi.

De la présence de Diogo Cão au Congo, vraisemblablement au cours de son second voyage, il reste un témoignage qui, il est vrai, ne dit rien quant à la date. À la fin du siècle dernier, un missionnaire résidant à Matadi, du nom de Domenjos, découvrit tout à fait par hasard, sur un rocher de la rive gauche du fleuve, à deux kilomètres en amont de l'embouchure de la Mpozo et au point où commencent les rapides de Kasi, une inscription laissée par Diogo Cão. Cette inscription, qui a été reproduite notamment par E. Devroey dans son mémoire sur le bassin hydrographique congolais, dit ceci : « C'est ici qu'atteignirent les navires (de la flotte) du Roi Dom Joao II de Portugal : Diogo Cão; Pedro Anes; Pedro da Costa ».

Ainsi la première tentative de pénétration au Congo par la voie du fleuve est due à un homme qui, au XV^e siècle, ne craignit pas de se mesurer avec des obstacles naturels que tous les moyens mis à notre disposition par la science ne nous ont pas encore permis de surmonter.

15 mai 1949.
R. Cambier.

Joao de Barros, *Decadas de Asia*, dec. 1, lib. 3, cap. 2. — Euy de Pina, *Chronica del Rei D. Joao II*. — Garcia de Resende, *Chronica*. — Diogo Cão, in *Boletim da Lisboa Geog. Soc.*, 1892. — G. Ravenstein, *The voyages of Diogo Cão and Bartholomeu Dias (1482-1488)*. *The Geog. J.*, 1900, vol. 2, pp. 625, 655. — Rev. Thomas Lewis, *The Old Kingdom of Kongo*, *The Geog. J.*, 1908, vol. 2, pp. 589-615. — E. Devroey, *Le Bassin hydrographique congolais*, M.I.K.C.B., 1941, p. 53. — E. Devroey et R. Vanderlinden, *Le Bas-Congo, artère vitale de notre Colonie*, Bruxelles, Goemare. — R. Cambier, *Diogo Cão et la découverte du Congo*, *Bull. Soc. Géogr.*, Bruxelles, 1950.